

comp d'architectes américains, il s'est rendu au système allemand pour le mode d'éclairage des classes, l'éclairage unilatéral. L'essai réalisé maintenant dans toutes les nouvelles écoles de Boston ne paraît pas pouvoir laisser subsister le moindre doute sur la supériorité de cet éclairage sur le mode primitif, consistant en fenêtres sur les deux parois opposées, ou bien en face du maître au fond de la classe. Sans rien de choquant ni de disgracieux à l'extérieur ni à l'intérieur de la construction, on a ainsi des vaisseaux légèrement et profondément éclairés, mais d'une clarté égale, sans jeux d'ombre et de lumière, sans reflets entrecoupés par les trumeaux, sans entrecroisement de rayons, sans faux jour d'aucun côté. Rien n'est plus riant ni plus sain à l'œil; et certes ce n'est pas là un soin superflu dans un temps où la myopie prend des proportions si inquiétantes au sein de la population scolaire.

Le mobilier répond au local. Partout le banc à une seule place, plus ou moins simple d'exécution, mais toujours aussi confortable que propre. Tous ceux qui ont visité quelques centaines de classes, dans le Massachusetts surtout, vous attesteront qu'ils n'ont pas vu un seul exemple d'un banc ou d'une table hachée à coups de couteau ou noircie de taches d'encre ou détériorée d'autre façon par les mauvais traitements des écoliers. C'est que tout ce beau mobilier leur inspire une sorte de respect, s'impose à leurs soins. Il est si beau qu'on a bien le droit d'exiger d'eux beaucoup de ménagements et d'attention. On voit à Boston, dans plusieurs écoles, des bancs et des tables qui ont plus de 15 ans de service et qui n'ont ni une tache ni un coup de canif.

Il est vrai que le *janitor* (le concierge) est chargé d'entretenir avec une extrême propreté les locaux scolaires, qu'il prend et fait prendre à cet effet, l'hiver surtout, mille précautions qu'on n'a pas encore obtenues chez nous, peut-être parce qu'on ne les a pas exigées.

On a publié bien des volumes déjà sur les écoles en Amérique. Sans médire d'aucun d'entre eux, il y en a un qui reste à faire, qu'on ne fera probablement jamais et qui serait, à mon sens, le plus instructif de tous peut-être et le plus intéressant: ce serait tout simplement un recueil d'extraits des rapports annuels des inspecteurs, des comités scolaires, des visiteurs d'écoles de tous les degrés et de toutes les dénominations. Celui qui veut vraiment se faire une idée des Etats-Unis et de leur système pédagogique, n'a qu'à ouvrir un de ces nombreux volumes, où sont consignés, comité par comité, district par district, les observations, les critiques, les réclamations, les éloges, les avis, quelquefois même les élucubrations pédagogiques de ces innombrables fonctionnaires, les uns salariés, les autres purement bénévoles. Vous rappelez-vous l'enquête instituée par M. Roland, et où se sont trouvés recueillis et résumés les vœux des instituteurs? Supposez cette enquête périodiquement renouvelée avec des habitudes de franchise absolue, dans un pays où tout diffère ou peut différer d'une ville à l'autre, d'un village au village voisin; supposez, si vous l'aimez mieux, tous les inspecteurs primaires de notre pays, tous les inspecteurs d'académie, puis tous les présidents et secrétaires des délégations cañonales, des conférences d'instituteurs, des sociétés d'émulation, des congrégations religieuses, publiant tous les six mois ou tous les ans le résumé de leurs expériences individuelles en matière d'instruction primaire; vous aurez une idée de ce qu'on appelle en Amérique la littérature pédagogique. C'est là qu'on voit comment se font en ce pays les progrès, les réformes, les dépenses, les nominations; quelle part y prend tout le pays, comme chacun s'y intéresse dans chaque village, comme chaque conseil municipal s'ingénie à effacer les gloires du voisin; comment enfin l'école est là bas la chose nationale par excellence, ouverte à tous, accessible à toute heure aux parents, aux amis, aux

étrangers, aux observations et aux critiques. C'est là aussi qu'on verrait combien, à tout prendre, ces gens, peu versés dans les études pédagogiques, ont néanmoins le juste sens de la situation, l'intuition de leurs vrais besoins, la volonté de bien faire et quelquefois des inspirations d'un admirable bon sens. De ces efforts quelque peu désordonnés et tout à fait incohérents, de cet immense pêle-mêle d'idées individuelles et d'imaginations prime-sautières, en dépit de bien des billevesées et de bien des excentricités, il finit par sortir quelque chose d'unique, de grand, de beau à sa manière, l'éducation du peuple par et pour le peuple.

Ces considérations viennent surtout à l'esprit quand on parcourt l'exposition des états de l'Ouest. C'est, pourrait-on dire, une autre Amérique dans l'Amérique. Prenez Chicago, Milwaukee, St-Louis, Cincinnati, Cleveland, ces grandes cités de l'Ouest, sont bien foncièrement sœurs de celles du Nord et de l'Est, mais elles ont une autre vie, d'autres conditions et d'autres formes d'existence. L'école ici, comme toutes les autres institutions, est pénétrée d'influences plus larges, plus électriques, moins puritaines, moins anglaises, pourrait-on dire. Le fond de la population n'est lui-même qu'un mélange: Allemands et Irlandais y sont dans une proportion tellement forte que le pur-sang américain n'y coule que comme un mince filet. L'existence matérielle est différente aussi, et il en résulte mille conséquences dans l'école, que je ne m'attarderai pas à analyser.

Quoi qu'il en soit, les écoles de l'Ohio, celles de l'Indiana, celles de l'Illinois et celles du Wisconsin se sont fait à l'Exposition une place hors ligne. Qui veut voir les plus belles écoles à tous égards des Etats-Unis, a en somme deux types à voir, celui de l'Est à Boston, celui de l'Ouest dans n'importe laquelle de ces villes que je viens de nommer, depuis Cleveland jusqu'à Milwaukee. Les constructions sur quelques points, à Cleveland notamment, sont dignes de la même étude que celle de Boston. Il est impossible de pousser plus loin la recherche de toutes les conditions hygiéniques que peut, que doit réunir une école. Les méthodes sont encore plus intuitives, plus excitatrices de l'intelligence, s'il est possible. C'est parfois une véritable fièvre. Il y a telle école normale de l'Ouest,—celle, par exemple, de Saint-Louis que dirige un homme de grande valeur, ou celle de Milwaukee qui est dirigée par une femme comme il s'en trouve peu, où il faut vous attendre à trouver un niveau d'études hors de toute proportion avec ce que nous appelons enseignement primaire. Dans les cahiers journaliers de ces écoles, vous trouvez des dissertations originales et visiblement faites en toute liberté par les élèves sur des sujets que pas un des nôtres ne s'aviserait d'effleurier. Partout la philosophie (psychologie, logique et morale) sert de base à un cours de pédagogie théorique et pratique extrêmement développé; partout les études de physiologie, de botanique, de géologie, de physique, de chimie font partie intégrante du programme obligatoire: on comprend qu'avec une telle préparation les maîtresses américaines puissent faire de vraies leçons de choses et expliquer à leurs élèves non pas seulement les mots, mais les objets, les phénomènes. Souvent ces jeunes filles apprennent en outre le latin, non pour traduire Virgile ou Cicéron, quoiqu'elles ne s'en acquittent pas trop mal, mais pour avoir des notions justes sur l'étymologie, l'origine des mots et des lois des langues modernes, en un mot pour pouvoir mieux enseigner leur propre langue.

Le résultat de ces efforts, si récents qu'ils soient encore, est déjà sensible. Je n'ai pas vu une seule cité d'Amérique, de l'Ouest surtout, qui n'ait la prétention expressément d'être la première en fait d'écoles, et c'est bien un des côtés épineux de la tâche d'un étranger qui les parcourt: on ne le laisse pas partir qu'il n'ait dit, oui ou non, en cons-